

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph PYTHOUD

M. le Chanoine Frédéric Hofmann
(1874-1918)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 4-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2010



M. le Chanoine Frédéric Hofmann

1874-1918

On l'a dit avec raison, la mort de M. le Chanoine Hofmann, survenue brusquement le 24 mars dernier, ne dut pas être une surprise pour ceux qui, depuis une année, connaissaient l'état de sa santé et suivaient les péripéties de sa maladie. Et pourtant, en le voyant, après des crises fréquentes, se relever et reprendre sa besogne, nous espérions encore qu'il se rétablirait. C'est que M. le Chanoine Hofmann occupait une place considérable à l'Abbaye et au Collège de St-Maurice, dans l'affection et dans l'estime de ses confrères et des étudiants. Aussi bien c'est moins un souvenir qui a besoin d'être rappelé ici, qu'un devoir de piété et de vénération dont nous devons nous acquitter.

M. le Chanoine Frédéric Hofmann, était né en 1874

à Ellwangen, dans le Würtemberg, où son père remplissait les fonctions de professeur en même temps que d'organiste de l'église de Schönenberg, lieu de pèlerinage très fréquenté par les habitants de ce pays.



M. le Chanoine Frédéric Hofmann

De bonne heure les superbes forêts de la Souabe exercèrent sur lui un attrait irrésistible; il aimait à les parcourir avec un proche parent, garde-forestier, et cette circonstance faillit même décider de sa vocation. Il avouait, en effet, que ses premières aspirations le portèrent vers la carrière forestière. Quoiqu'il en soit, la Providence avait d'autres vues sur le jeune Fritz. Ses parents et le curé de Schönenberg n'avaient pas tardé à découvrir en lui une vocation plus noble et il commença ses études littéraires au gymnase de sa ville natale. Années de dur labeur et de discipline sévère sous des maîtres très forts dans leur spécialité et très exigeants vis-à-vis de leurs élèves. Il n'est pas douteux que ce régime austère eut une grande

influence sur la formation de son caractère et lui fit contracter les habitudes d'ordre, de ponctualité et de fidélité au devoir qui le distinguèrent. Ces premières années d'étude, il les comparait parfois avec un petit sourire, aux méthodes plus débonnaires et assurément non moins efficaces, que plus tard il voyait appliquées autour de lui et qu'il pratiquait lui-même.

L'Abbaye de Saint-Maurice n'était pas inconnue à Ellwangen et c'est sur elle que se fixa le choix du jeune étudiant, quand il entendit l'appel de Dieu à la vie religieuse. Aussi son entrée au noviciat était-elle chose décidée quand il vint ici l'automne de 1893, faire sa philosophie. Son arrivée au milieu de nous, nous a laissé un souvenir très précis. Élégant, de taille un peu élancée, et d'allure svelte, notre nouveau camarade était par sa tenue, par l'aménité de ses relations et sa réserve un peu timide, bien différent des autres « nouveaux » qui, presque chaque année, nous venaient d'Outre-Rhin ; nous l'eussions pris pour un Français ou un Suisse romand.

Sa philosophie achevée, M. Hofmann revêtit l'habit religieux et commença le noviciat. Il avait pour compagnon de ses débuts celui qui est aujourd'hui Sa Grandeur M^{gr} Mariétan. Comme elle répondait bien à son caractère et à ses aspirations les plus intimes, cette vie de silence et de recueillement consacrée aux méditations pieuses et aux offices liturgiques ! Ce temps privilégié fut certainement trop court à son gré ; d'autant plus qu'alors, une fois l'année d'épreuve accomplie, avant même d'avoir achevé les études de théologie, l'un ou l'autre novice était chargé des fonctions de surveillant au pensionnat ou de professeur au collège, ou bien des unes et des autres à la fois. Ce fut le sort de M. Hofmann. Surveillant en 1898, professeur d'allemand dès l'année suivante, sa vie

religieuse fut presque entièrement remplie par l'exercice de ces deux fonctions. Il les accepta avec cette soumission parfaite, cette abnégation de soi-même, et cet esprit surnaturel qui furent les grands exemples qu'il nous donna.

M. Hofmann était fait pour l'enseignement. En classe, il devenait un autre homme ; sa timidité et sa réserve ordinaires disparaissaient et il s'animait d'un brio, d'une chaleur communicative qui entraînaient les plus rebelles et donnaient aux plus récalcitrants le goût d'une langue qui n'avait pas toutes les sympathies. Avec cela une patience et une maîtrise de soi-même parfaite. « Quel professeur ! disait l'autre jour un de ses élèves. Je l'ai eu pendant quatre ans et je ne l'ai jamais entendu dire une parole trop vive. » Sous la conduite d'un tel chef, les étudiants abordaient sans trop de craintes les épreuves de la maturité. Aussi fit-il réaliser au collège de St-Maurice, dans l'enseignement de l'allemand, des progrès hautement appréciés de ceux qui furent appelés à en juger.

Hâtons-nous de le dire, si M. Hofmann fut un professeur hors de pair, c'est que chez lui, à côté de l'esprit surnaturel, le sentiment du devoir et de la responsabilité était très vif. Qu'il fut animé d'un grand zèle pour les âmes et d'un désir ardent de faire du bien autour de lui, il en donna la preuve dans les fonctions de surveillant et de Directeur de la Congrégation qu'il exerça pendant de longues années. Mais il ne pensait pas que, pour être béni de Dieu, le zèle dût nécessairement s'exercer en dehors de la voie et du cadre marqués par la Providence et la volonté du Supérieur, ni qu'il dût s'embarrasser de grandes initiatives. Prier beaucoup, s'appliquer à sa tâche journalière, en soigner les détails, chercher à faire toujours mieux, ne rien abandonner au hasard du manque de

préparation, telle fut la règle qu'il suivit scrupuleusement dans son professorat. Qu'il nous suffise de rappeler à ce propos, le petit séjour que, durant les vacances de 1912, il voulut faire au gymnase de Bâle pour s'y rendre compte des méthodes employées.

Plus lourdes à certains égards que les responsabilités du professeur, sont celles de la surveillance. M. Hofmann le sentait bien et l'on a pu être tenté de taxer son activité au pensionnat d'anxieuse jusqu'au scrupule. Scrupuleuse, non pas ; mais nous retrouvons ici le caractère de notre cher confrère, sa délicatesse de conscience et le sentiment presque angoissé de ses devoirs. D'ailleurs les étudiants ne s'y méprenaient pas et ils donnaient une large confiance à ce prêtre, dont ils appréciaient le dévouement inlassable, le jugement très sûr et la discrétion, surtout, qui traitait toute confiance comme une chose sacrée et mettait le secret professionnel au premier rang de ses obligations.

Les rares qualités de M. Hofmann lui attirèrent une confiance spéciale de ses supérieurs et le firent appeler aux fonctions les plus importantes. En 1914, à la mort de M. le Chanoine Coquoz, il prit la direction du pensionnat, qu'il échangea au bout de quelques mois contre celle du noviciat. Là, ses forces le trahirent, sa santé ne put supporter les soucis de cette nouvelle charge et il dut la résigner l'été dernier.

On ne nous pardonnerait pas de passer sous silence l'activité musicale de M. Hofmann. Après le regretté M. Sidler, dont il fut le bras droit et très souvent le conseiller et le confident privilégié, c'est à lui que revient le mérite des progrès réalisés depuis une vingtaine d'années, à l'Abbaye et au Collège de St-Maurice, dans le domaine de la musique. Non pas qu'il fut musicien de culture et de profession, mais, doué de grandes aptitudes, et d'un goût très sûr, qu'il tenait certainement de son père, il se voua à la musique autant que le

permirent les devoirs de sa vocation. Il eut des initiatives heureuses, entre autres la publication d'un choix de cantiques destiné d'abord à la Congrégation et qui est maintenant le *Vade mecum* de nos étudiants.

Quand il se rendait dans sa famille à l'époque des vacances, il ne manquait jamais de passer une journée à l'Abbaye bénédictine de Beuron ; la beauté du chant grégorien le remplissait d'enthousiasme et à son retour il aimait à se faire l'apôtre d'une réforme ardemment désirée. En 1903, si nos souvenirs sont exacts, il assiste à la réunion des Céciliennes allemandes à Ratisbonne. Il en revient émerveillé des chœurs d'enfants qu'il y a entendus et aussitôt il forme un groupe de petits chanteurs, qu'il exerce à temps perdu, pendant la récréation, et que la malice des étudiants, un peu jaloux, sans doute, de ses succès, appelle plaisamment « le chœur de Ratisbonne. »

Avec son impressionnabilité, vivant dans un milieu où les sympathies n'ont pas l'habitude de se dissimuler, notre vénéré confrère devait, semble-t-il, souffrir plus que personne du drame sanglant auquel nous assistons depuis plus de trois ans, d'autant plus qu'il était depuis très longtemps sans nouvelles d'un de ses frères qui se trouve sur le front des Flandres ou à l'arrière en Belgique. Mais qu'on ne se trompe pas sur ses sentiments. Quand la conversation tombait sur les événements actuels, il ne s'y dérobaient pas et s'exprimait avec une franchise absolue et une modération parfaite. Un jour, il y a de cela très peu de temps, comme on lui manifestait de la surprise de son impartialité, il répondit : « Ma patrie à moi, c'est l'Abbaye. » Belle parole qui nous montre son esprit religieux, mais qu'il faut bien comprendre. Patriote, il le fut avec conviction, par toutes les fibres de son cœur généreux, et qui songerait à lui en faire un reproche ? Toujours il porta un vif intérêt aux choses de son pays,

spécialement aux mouvements religieux et social ; plus d'une fois, il profita de ses vacances pour assister aux réunions des catholiques allemands et il en revenait avec une grande admiration pour l'activité, le talent d'organisation de ses compatriotes, pour la sincérité de leur vie religieuse. Depuis 1914, beaucoup de choses le firent souffrir, les violations du droit, le sang versé, les ruines accumulées et aussi ce que l'on a appelé la « guerre morale », la propagande dévergondée et sans scrupule de dénigrement qui se fait de part et d'autre. Mais il était trop homme de bon sens et surnaturel en tout, pour ne pas comprendre qu'un prêtre doit confier sa peine au bon Dieu et ne jamais se départir des règles de la modération et de l'équité.

M. Hofmann sanctifia sa longue maladie par une patience et un abandon à la Providence qui ne se démentirent pas un instant, souhaitant de guérir que pour continuer d'être utile. Son enseignement, il l'abandonna comme un soldat qui dispute pied à pied le terrain à l'ennemi envahisseur, n'en sacrifiant une partie que lorsqu'une nouvelle crise lui faisait comprendre qu'il était à bout de force ; et il tomba sur la brèche, puisque c'est en classe que, trois jours avant sa mort, il fut atteint du malaise qui l'obligea à se mettre au lit pour ne plus se relever. Condamné à un repos forcé, il donnait plus de temps à la prière et, quand survint la crise suprême, il serrait dans ses mains un crucifix qui ne le quittait plus.

En terminant ces lignes incomplètes, puisque nous n'y avons rien dit de sa tendre piété, nous nous sentons presque obligé de demander pardon au cher M. Hofmann d'avoir parlé de lui en des termes qui eussent mis sa modestie à une dure épreuve. Puisse son souvenir être pour tous ceux qui l'ont connu et aimé, pour ses élèves et surtout pour ses confrères et sa chère Abbaye, un exemple toujours présent et un gage de bénédiction

Ch^{ne} J. PYTHOUD.